

Expo

Le judaïsme, ses couleurs et ses nuances...

Quand la truculence du folklore sert de prétexte à une analyse de la culture juive et de la société israélienne



Graham Lawson

Photographies : Ron Ardeli

Des rabbins hassidiques, une voluptueuse danseuse du ventre, un garçon célébrant sa bar-mitsva et un flamand rose... Bienvenue dans le monde exotique d'Eliahou Eric Bokobza, exposé actuellement au Beit Hatfoutsot, le musée du peuple juif. Vivantes et colorées, les œuvres de l'artiste n'en sont pas moins déroutantes. Ces toiles criardes et expressives, toutes exécutées dans le style naïf, sont très éloignées de tout ce que l'on pourrait qualifier d'art « sérieux » dans le domaine de la peinture contemporaine en Israël. Ce qui n'a pas empêché Eliahou Eric Bokobza de gagner la reconnaissance et même l'aval de la critique. Certains de ses travaux sont aujourd'hui exposés au musée d'Israël, à la Knesset et dans de grandes collections privées, tant en Israël qu'à l'étranger.



Bokobza est né à Paris en 1963, d'un père qui étudiait le droit et d'une mère chanteuse d'opéra, tous deux natifs de Tunisie. La famille émigre en Israël en 1969. Il apprend le piano pendant 14 ans, puis entreprend des études de pharmacologie à Jérusalem. « Je n'étais pas l'immigrant séfaraïde standard », confie-t-il. « J'étais un privilégié. » Avant de choisir le monde de l'art, il gagne sa vie en tant que pharmacien, tandis que, parallèlement, il s'essaie au design des fenêtres. Dans les années 1990, Bokobza partage son temps entre son métier et des études à l'Académie des beaux-arts Kalisher de Tel-Aviv. Puis il décide de se consacrer exclusivement à la peinture. Une passion qui lui vaut la consécration : l'artiste a reçu de nombreux prix et a très souvent présenté ses œuvres en solo dans différentes expositions.

Son travail se distingue de celui des autres peintres naïfs par le choix des thèmes qu'il aborde. Bokobza se concentre sur l'identité juive et israélienne. Ses sujets de prédilection : le

sionisme, le paysage politique et militaire, la complexité des relations entre les sexes et la religion.

Si l'art naïf est traditionnellement marqué par la simplicité de l'approche – à la fois sur le plan de la technique et sur les sujets – Bokobza, lui, réfute cette définition. « Beaucoup pensent qu'il faut être quelqu'un de simple et d'innocent pour faire de la peinture naïve », explique-t-il. « Il y a un préjugé qui veut que les tableaux naïfs soient chaleureux et pleins de gaieté. Dans ce que je fais, il y a certes une part de jeu, mais aussi une part de réflexion. Je me considère comme un artiste conceptuel. »

Au premier coup d'œil, les peintures de Bokobza peuvent en effet paraître innocentes, mais ce vernis coloré cache en réalité une critique aiguisée et amusée de la société et de la culture israéliennes.

United Colors of Judaica

L'exposition s'intitule : *United Colors of Judaica*. Un jeu de mots qui évoque la vision de paix de l'ONU (United Nations) ; un clin d'œil ironique aussi à la marque de vêtements Benetton. Le ton est donné.

Bokobza s'attache aux rituels et à la pratique religieuse. Au menu : une série de tableaux sur les thèmes des fêtes juives et le cycle de vie de l'homme pratiquant, un arbre généalogique imaginaire et une installation. « Je me suis beaucoup intéressé aux objets du monde juif et certains d'entre eux m'ont attiré plus que d'autres », explique l'artiste. « L'un des sujets centraux du musée étant la généalogie et l'idée que les juifs sont une seule et grande famille, j'ai pris cela comme point de départ. Mais j'ai une vision plus amusante de ce qu'est la famille. »

On a l'impression de se promener dans un bazar moyen-oriental, avec ses teintes vives et joyeuses et ses personnages hauts en couleurs.

Bokobza explore la notion de fratrie dans une installation intitulée *Famigila* : la reconstitution de la table du Shabbat ou de Pessah, que la commissaire de l'exposition, Smadar Sheffi, considère comme l'œuvre centrale de l'exposition. Une vision intimement liée à son identité de juif séfaraïde. Autour de la table, sont disposées des chaises de style colonial britannique, comme celles que possédait sa grand-mère maternelle. Les assiettes en porcelaine, qui appartenaient pour leur part à son aïeule paternelle, sont ornées des silhouettes représentant les personnages de l'arbre généalogique des Bokobza ; elles indiquent à chacun la place qu'il doit occuper à table. Le mobilier repose sur un sol en lino qui reproduit les motifs d'un tapis oriental et témoigne, avec une certaine nostalgie, de la vie en Tunisie et de l'époque coloniale française.

Les personnages de cette famille juive fictive sont tous très différents : ils sont privilégiés ou prolétaires, ashkénazes ou séfaraïdes, cultivés ou pas... L'installation mêle les influences de l'Orient et de l'Occident et « distille de nombreux composantes de l'identité, avec ses interprétations tant nationales que personnelles ».

Depuis sa première exposition solo en 2000, intitulée *Plaisir oriental*, Eliahou Eric Bokobza s'est engagé dans une sorte de dialogue avec le style de l'école Bezalel de la première partie du XX^e siècle. De même que les motifs orientaux, l'esthétique japonaise – très présente dans le travail des premiers

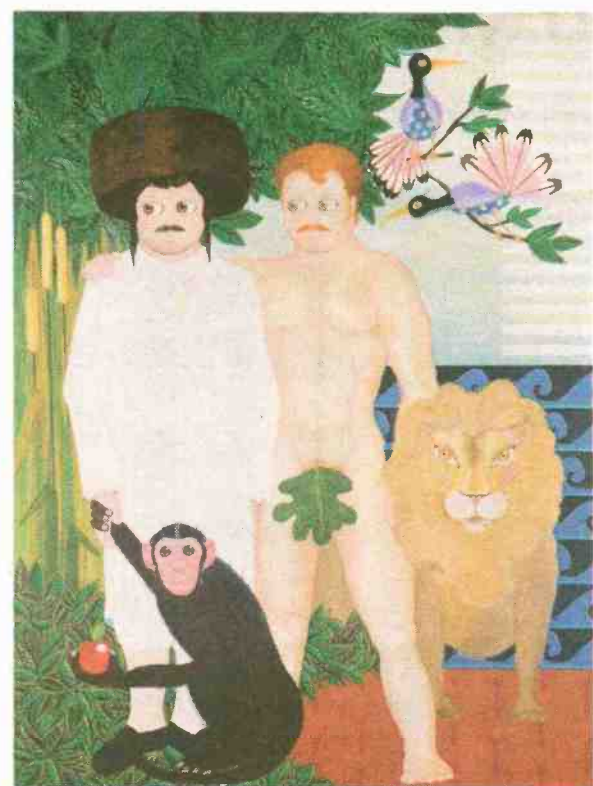
Expo



Lag Baomer



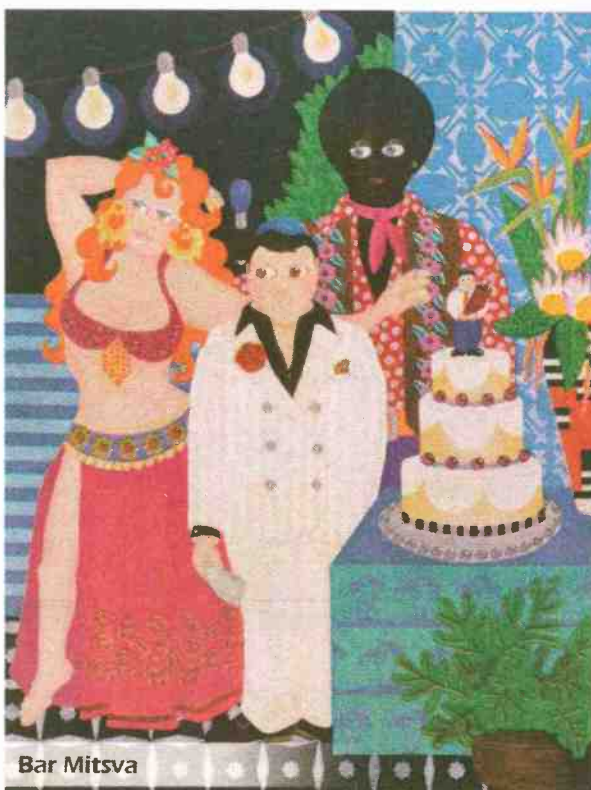
Diptyque Mariage



Brit Mila



Souccot



Bar Mitsva

« Bezaéliens » – sert d'arrière-plan à beaucoup de ses œuvres. « Je viens de l'univers du design », rappelle-t-il, « et je n'ai jamais voulu choisir entre les lignes nettes et minimalistes et les couleurs et l'opulence de l'Orient. J'ai toujours cherché à intégrer différents styles et à les faire se côtoyer pour montrer une approche plus large de ce que je fais. »

L'œil d'Eliahou

La collection de peintures, l'installation et les objets de culte sont tous en relation les uns avec les autres. L'ensemble peut être interprété comme une sorte de mise en scène : le drame israélien vu par Bokobza – dont Eliahou (le prophète Elie), son alter ego, silhouette présente dans presque toutes les œuvres, est le personnage central. Dans le tableau *Tau Bishvat*, il apparaît sous les traits d'un *sabra* ; il est déguisé en soldat dans *Pourim* ; et en patriote un peu mélancolique dans *Yom Haatzmaout*. Quel que soit le thème, ni Eliahou ni les autres personnages

ne semblent tout à fait à l'aise. Ils ne regardent jamais devant eux et affichent une absence totale d'émotion, même dans les moments de célébration comme les fêtes religieuses ou nationales. Tout comme les paysages, ils présentent à la fois des éléments familiers et bizarres.

Dans *Lag Baomer*, une silhouette évoquant les « jeunes des collines » est campée devant ce qui semble être une implantation sauvage en arrière-fond. « Le sionisme a assimilé cette fête à la révolte conduite par le rabbin Shimon Bar Yohai, qui a mené à la destruction du royaume de Judée », indique Sheffi dans le catalogue de l'exposition. La critique de l'artiste est à peine dissimulée : et si la violence des jeunes extrémistes de droite menait le pays vers un destin similaire ? Le tableau n'a pas le poids visuel susceptible de transmettre un message aussi menaçant, mais on ne peut nier l'existence d'une certaine résonance avec de récents événements.

Le saisissant diptyque *Mariage* est peut-être le clou de l'exposition : cette œuvre baignée de références à la Bible

et à l'histoire de l'art offre les abondantes couleurs chères à Bokobza. On y voit un couple hassidique en compagnie des figures bibliques d'Adam et Eve, ainsi que plusieurs animaux. L'ensemble incite à se demander quel couple est sur le point de se marier en réalité. S'agira-t-il d'un mariage hétérosexuel ou de deux individus du même sexe ? Le peintre nous laisse le soin de deviner, mais en établissant ce lien entre le premier homme et l'homme moderne (et entre la première femme et la femme moderne), il évoque les relations complexes qui existent dans la société contemporaine.

Tout au long de l'exposition, Bokobza continue ainsi d'explorer l'identité juive et israélienne en entremêlant les thèmes. On a l'impression de se promener dans un bazar moyen-oriental, avec ses teintes vives et joyeuses et ses personnages hauts en couleurs. Un bazar dont on ne sait jamais tout à fait avec quoi on ressortira... ♦

L'exposition se tient au musée Beit Hatfutsot de Tel-Aviv jusqu'au 28 janvier 2016.